

COLLECTION LATOMUS
VOL. XCII

Conférences
de la
Société d'Études Latines
de
Bruxelles
1965-1966

EXTRAIT



BRUXELLES
1968

Bibliothèque Maison de l'Orient



162015

à Monsieur
le Recteur Louis
en défiant hommage
M. Rambaud

César à travers les *Commentaires* (*)

par

Michel RAMBAUD

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon

Apparemment objectifs mais très personnels, les *Commentaires* sont des mémoires d'une valeur singulière. Quelle idée les modernes pourraient-ils se faire du grand homme que fut César s'ils ne lisaient ni le *Bellum Gallicum* ni le *Bellum civile*? Qu'on essaye un instant d'imaginer cette soustraction : il reste une assez grande quantité de documents, à compter depuis les lettres et les discours de Cicéron jusqu'à la *Vie* de Suétone, sans oublier les sources grecques comme Dion Cassius et Plutarque. Seulement, ces témoignages et ces récits composent une autre figure ; César vu par les autres n'est pas identique au César vu par lui-même ; c'est une physionomie plus complexe, changeante, hésitante parfois et mal assurée, presque romantique et non sans ressemblance avec le personnage shakespearien. Les philosophes qui ont élu César comme un exemple de surhomme sur lequel exercer leur méditation, Hegel, Nietzsche se seraient-ils attachés si fort à lui s'ils n'avaient pas subi la séduction des *Commentaires*? Sans cette œuvre littéraire, César occuperait dans l'histoire la place d'un grand général en raison de ses victoires, mais il en est d'autres ; il aurait aussi la place d'un grand politique en raison de son influence et de ses multiples activités ; cependant, paraîtrait-il aussi grand qu'un des excellents empereurs du II^e siècle ? Serait-il rien de plus qu'un Trajan sans le titre d'*optimus princeps* ? Au moyen âge où les *Commentaires* passèrent par une période d'oubli, on crut que Trajan, par une faveur insigne et méritée, avait été admis au ciel tandis que Dante plaça dans les limbes César « en armes avec ses yeux d'oiseau de proie » (*Inf.*, IV, 122). Ôtez les *Commentaires* de la

(*) Conférence faite le 19 janvier 1966 à la Société d'études latines de Bruxelles.

perspective historique et vous verrez grandir la stature d'un Marc-Aurèle qui suscita la dévotion de Renan ou d'un Julien l'Apostat qui faisait rêver Alfred de Vigny.

Ce n'est pas seulement l'action, mais aussi la renommée qui fait la grandeur d'un héros. Salluste, un césarien, le savait bien lui qui justifia par cette considération une retraite consacrée à l'histoire. Néron doit une grande partie de sa triste renommée aux *Annales* de Tacite et, réciproquement, ce personnage qui, sous le nom de Néron, hante nos imaginations, est pour une grande part reflet, création des sentiments et de la personnalité de l'historien. Qu'advient-il lorsque l'historien est favorable à son héros ? Qu'advient-il surtout lorsque le héros, comme César, s'est fait son propre historien ? Cicéron et Hirtius, qui connaissaient bien et les *Commentaires* et César, ne s'y sont pas trompés, et à propos du *Bellum Gallicum* ils tombent d'accord pour juger que César en prétendant fournir aux historiographes un document de base qui leur permettrait d'écrire sur la guerre des Gaules, a réussi une œuvre si parfaite qu'il leur a ôté la possibilité de reprendre le sujet (Cic., *Brutus*, 262 ; Hirtius, *B.G.*, VIII, préf. 4-5). César a donc campé définitivement son personnage ; le souvenir qu'il a voulu laisser de lui-même est dans son *Bellum Gallicum* et son *Bellum civile*. Qui veut le comprendre doit se prêter à son impériale volonté et le chercher là où il est encore vivant, dans ses livres. Il faut l'y regarder tel qu'il a voulu paraître, en homme politique d'abord, ensuite en chef d'armée, avec l'idéologie que traduisent, que proclament ses attitudes et ses actes. Mais historien de lui-même, il s'est présenté aussi en écrivain, et à travers l'écrivain, derrière le personnage imposant composé de fonctions sociales et de gestes historiques, il faut tâcher d'atteindre la personnalité.

*
* *

Tel qu'il a voulu lui-même le présenter, le personnage officiel de César n'est pas celui d'un conquérant qui aurait cherché avant tout à faire la guerre, mais celui d'un proconsul soucieux de paix et de justice. Il est vrai qu'il ne détaille pas les bienfaits de son administration civile. Comme les titres le rappellent, les *Commentaires* sont des *bella*, des récits de guerre. Quoique César ait dû, chaque année ou presque, *ut quotannis facere consuevit* (*B.G.*, V, 1, 1) donner d'octobre à mars six mois à l'administration de la Narbonnaise et surtout

de la Cisalpine qui n'étaient pas en guerre, le *Bellum Gallicum* en fait à peine mention et les départs du proconsul *ad conuentus agendos* (B.G., I, 54, 3 ; II, 1, 1 ; 35, 3 ; III, 1, 1 ; 9, 2 ; IV, 6, 1 ; V, 1, 1 ; VI, 44, 3) sont des sorties de scène ; l'action est suspendue ; le rideau ne se relève qu'au début du livre suivant sur les prodromes de la guerre nouvelle. Contre-épreuve significative : Hirtius, dans le livre VIII (48, 10) déclare au moment de passer à l'année 50 qu'il n'en fera pas un livre séparé parce qu'il n'y eut pas assez d'événements militaires, *quod insequens annus... nullas habet magnopere Galliae res gestas...* Pour cet expert césarien, les *res gestae* sont les belles actions militaires tandis que les activités administratives, la transformation de la Gaule en province romaine, ne sont pas des *res gestae*. César n'a pas insisté sur l'administrateur civil que contenait son personnage officiel.

Par la nature même du sujet, César s'étant emparé de l'Italie, le *Bellum civile* fait une place, d'ailleurs mesurée, aux affaires de la Ville. Le livre I (32-33) mentionne la réunion du Sénat convoqué le 1^{er} avril et les démêlés du proconsul révolté avec le tribun Metellus qui s'opposait à l'ouverture de l'*aerarium sanctius*. Le livre III revêt dans ses deux premiers chapitres l'apparence d'un livre d'*Annales* puisqu'avant de relater les actions militaires, il débute par un tableau des activités politiques dans la capitale. Le nouveau dictateur, en onze jours, tient les comices, prend des mesures concernant les dettes et la réintégration des exilés, célèbre les Fêtes latines et dépose sa magistrature. Ici, et le récit du soulèvement avorté de Caelius et de Milon en apporte un peu plus loin (III, 21-22) la confirmation, est devenu clairement visible le trait dominant par lequel César veut résumer son personnage : il se veut, il se présente comme un homme d'ordre.

Son dessein est de remettre à leur place les hommes et les choses, et il ne voit pas de paradoxe dans la guerre civile où en attaquant la république il prétend rétablir le gouvernement et l'État ; en s'imposant à la première place, il se range là où il estime devoir être. Quant aux membres du parti sénatorial, il les dépeint comme des fauteurs de désordre, emportés par leurs passions, leur cupidité, leur rancœur au point de répandre le trouble dans le sénat, dans une province, dans leur propre état-major (I, 4 ; III, 32 ; III, 82-83). Les continuations du *corpus* césarien font voir qu'une fois vainqueur César rétablit l'ordre partout où il passe, appliquant à Alexandrie le testament du roi Ptolémée, obligeant Dejotaros à reconnaître ses

torts, réglant les affaires de Gallogrèce, de Bithynie et d'Asie (*B. Al.*, 33, 1-2 ; 68 ; 78), réglant en 46 celles d'Afrique et profitant du retour pour faire escale en Sardaigne et punir les habitants de Sulci (*B. Afr.*, 97-98). Au fond n'était-ce pas déjà l'attitude, politique et moralisatrice, que se donnait le proconsul dans le *Bellum Gallicum* lorsqu'il mentionnait le châtement des ennemis ? Ceux qui, comme les Bellovaques, l'ont combattu de façon naturelle et spontanée obtiennent la paix romaine et sont reçus *in fidem* ; ceux qui ont opposé une résistance trop farouche sont vendus à l'encan comme les Atuatiques et les Vénètes, massacrés comme les Usipètes et les Tenctères ou voient, comme les Éburons, leur pays systématiquement ravagé. Les combats d'Alésia finissent par une de ces remises en ordre, les vaincus comparaisant devant le proconsul : *eo duces producuntur, Vercingetorix deditur, arma proiciuntur...* (VII, 89, 4-5).

Homme d'ordre, César se défend d'avoir jamais été un agresseur ; il présente toutes ses offensives comme des attaques préventives auxquelles il serait contraint par les circonstances et l'attitude hostile des Gaulois. Il expose ses motifs et ses raisons, il relate les négociations par lesquelles il se serait efforcé d'obtenir justice sans avoir à déclencher la guerre. La façon dont il justifie ses entreprises militaires contient une véritable idéologie : le parfait proconsul, le Romain de grand mérite qu'il incarne ne se lance jamais dans la guerre par ambition ni par passion mais toujours pour défendre le faible ou redresser un tort. Dans le discours de Cicéron *sur les provinces consulaires*, on voit s'afficher bien plus franchement le désir d'étendre l'*imperium Romanum*. Au contraire, César motive chacune de ses démarches par une exigence de justice.

Dès l'affrontement avec les Helvètes est introduite la notion d'*iniuria* et, dès l'entrevue de Genève, elle a une double application : d'abord à une violation du droit antérieure que César rappelle : *quod memoria tenebat L. Cassium consulem occisum exercitumque eius ab Heluetiis pulsum et sub iugum missum* (I, 7, 4), et, après avoir relaté l'écrasement des *Tigurini* au bord de la Saône, il se flatte d'avoir ainsi vengé la famille de son beau-père en même temps que l'État romain : *non solum publicas sed etiam priuatas iniurias ultus est...* La notion d'*iniuria* s'applique aussi au présent et César justifie son intervention par la nécessité de protéger la Province et les amis du peuple romain contre les déprédations des émigrants : *neque homines inimico animo... temperaturos ab iniuria et maleficio existimabat* (I, 7, 5 ; cf. I, 9, 4).

Par antithèse avec Arioviste personnage outrancier, presque caricatural et dont le *Bellum Gallicum* ne montre que les torts, César précise son rôle de défenseur du droit et le récit des négociations fait voir les principes de son action. Arioviste proclame sa propre conception du droit, fondé sur la force et l'occupation, au point de reprocher à César de commettre lui-même une *iniuria* en venant s'opposer à lui pour protéger les Éduens (I, 36, 1 ; cf. I, 44, 7). Pour les Romains, une situation politique et territoriale créée par un traité doit être stable et les Éduens doivent rester indépendants parce qu'ils sont les *fratres consanguineique populi Romani*. Arioviste déclare caduque cette amitié ; puisque les Éduens ont été vaincus, ils deviennent ses tributaires (I, 36, 1 sqq. ; I, 44, 9). Contre ce *ius belli* proclamé par Arioviste, César veut apparaître comme le champion de l'idéal romain d'ordre et de justice, le défenseur du *ius gentium*, selon ce principe qu'on retrouve formulé dans le *de Officiis* (I, 13) : *suscipienda quidem bella sunt ob eam causam ut sine iniuria in pace uiuatur*.

En face du barbare qui s'oppose à lui comme il s'oppose au peuple romain, César représente le *populus Romanus* lui-même. Déjà, c'est en son nom qu'il avait refusé aux Helvètes de traverser la Province : *negat se more et exemplo populi Romani posse iter ulli per Prouinciam dare* (I, 8, 3, cf. I, 7, 4) ; déjà la discussion avec le chef du *pagus Tigurinus*, Divico, rendait sensible cette représentation de l'État par la personne du proconsul (I, 13, 3 et 7 ; I, 14, 1-7). Au cours des discussions avec Arioviste, ce lien entre César et le peuple romain est affirmé plusieurs fois par l'ennemi (I, 34, 4), par César surtout : *in tanto imperio populi Romani turpissimum sibi et rei publicae arbitrabatur* (I, 33, 2), *suo populi Romani beneficio* (I, 35, 2), *sibi populoque Romano* (I, 35, 4, cf. I, 40, 3 ; I, 42, 3 ; I, 45, 1). Ces formules correspondent à la conviction intime de César qui, dictateur, répétait que sa vie importait plus à l'État qu'à lui-même : *non tam sua quam rei publicae interesse uti saluus esset* (SUÉTONE, *Iul.*, LXXXVI, 3). Tel est l'aspect essentiellement national que revêt dès le premier livre le personnage du proconsul.

S'il peut parler au nom du peuple romain, c'est qu'il a les qualités nécessaires. Il l'a fait dire par un ami de Rome, Diviciacos : « César peut détourner le péril germain soit par son prestige et par celui de son armée soit par l'effet de sa victoire soit par le nom du peuple romain » — *uel auctoritate sua atque exercitus uel recenti uictoria uel nomine populi Romani* (I, 31, 16). Cette *auctoritas*, ce prestige qui im-

pressionne l'ennemi, est une des qualités que doit posséder le parfait proconsul. Cicéron, dans son éloge de Pompée, en avait fait mention : *Et quoniam auctoritas quoque in bellis administrandis multum atque in imperio militari ualet, certe nemini dubium est quin ea re idem ille imperator plurimum possit. Vehementer autem pertinere ad bella administranda quid hostes, quid socii de imperatoribus nostris existiment quis ignorat...* (*de imp. Cn. Pomp.*, 43). Précisément, César affecte de croire que par son *auctoritas* Arioviste pourra se laisser fléchir : *et beneficio suo et auctoritate adductum Ariouistum finem iniuriis facturum* (I, 33, 1). Représentant du peuple romain, César conserve toujours sa dignité ; jamais il ne cède ; ni devant un ennemi redoutable, ni devant une entreprise périlleuse il ne manifeste d'hésitation si sa raison lui commande d'agir.

Il ne manifeste pas non plus d'impatience pour écouter les doléances des alliés. Sa dignité n'est pas une forme de *superbia* ; elle est exempte de cette morgue qu'on a souvent reprochée aux gouverneurs romains. Le proconsul écoute les plaintes des Ambarres, des Éduens et des Allobroges dont les champs sont ravagés par les Helvètes. Quand le blé menace de manquer, il en fait le reproche aux notables éduens, mais sans brutalité et obtient ainsi les confidences du vergobret Liscos et celles de Diviciacos qui verse des larmes devant lui. Il inspire la même confiance aux notables de la Gaule, terrifiés par Arioviste ; il s'inquiète même du silence des Séquanes. Sans doute, il se croit et se veut supérieur à ces peuplades celtiques, mais il se fait accessible à leurs représentants, facile, *facilis*. Dans ce catalogue des vertus de l'*imperator* qu'est le *de imperio Cn. Pompei*, Cicéron louait la même qualité chez Pompée qui laissait venir à lui les particuliers : *iam uero ita faciles aditus ad eum priuatorum, ita liberae querimoniae de aliorum iniuriis esse dicuntur, ut is qui dignitate principibus excellit facilitate infimis par esse uideatur* (*de imp. Cn. Pomp.*, 41).

Cette vertu politique est toute proche de l'*humanitas* que Cicéron louait aussi chez Pompée (*quanta facilitate... quanta humanitate, ib.*, 36). César fait preuve d'*humanitas* ; il tient compte des sentiments et de l'intervention de Diviciacos quand il fait grâce à son frère Dumnorix et quand il ménage les Bellovaques (II, 14). Il y gagne cette réputation de *clementia* et de *mansuetudo* qu'auraient alléguée Diviciacos et les Atuatuques (II, 14, 5 ; II, 31, 4) ; lui-même déclare que ces vertus sont conformes à ses habitudes, *se magis consuetudine sua quam merito eorum ciuitatem conseruaturum* (II, 32, 1). Son ami Salluste écrira de lui dans le *Catilina* (LIV, 2) : *ille mansuetudine clarus factus*. César

a sûrement voulu composer son personnage réel selon des exigences morales contemporaines dont on trouve un exemple dans les conseils de Cicéron à son frère Quintus, gouverneur de la province d'Asie (*Q. fr.*, I, 1 ; 24 ; 27 ; 37).

Comme il doit savoir écouter, le parfait *imperator* doit savoir aussi parler. Entre la *facilitas* et l'*humanitas*, Cicéron louait chez Pompée (*de imp. Cn. Pomp.*, 42) la *dicendi grauitas et copia*. Le mot *grauitas* définit cette sorte d'éloquence faite de considérations politiques et d'appels à la raison. C'est celle que montre César dans les pourparlers des *Commentaires* où il ne s'agit plus de lancer comme au Forum de cinglants réquisitoires ou de brillants plaidoyers. Par ses discours aux ennemis aussi bien qu'avec les amis, en parlant à Arioviste ou aux Germains du livre IV comme en négociant avec les Éduens, le proconsul est toujours le porte-parole du peuple romain, le défenseur de la justice et du droit.

Toutefois, le personnage dont s'est revêtu César évolue ; sa qualité se transforme avec sa situation. S'il défend toujours le droit, ce n'est pas toujours le même. Au livre I, c'était le droit des Éduens, celui des Gaulois menacés, disait-il, par les Helvètes, par Arioviste. Au livre II, c'est le droit du peuple romain, car c'est contre le peuple romain, contre son *imperium* qui gêne certains appétits, contre l'*exercitus populi Romani* que les Belges préparent leur attaque (II, 1). À la fin du livre II (31-33), les Atuatuques sont châtiés parce qu'ils ont violé le droit des gens en attaquant les Romains après avoir fait leur reddition. Ainsi, César ne prétend plus libérer la Gaule mais punir un ennemi déloyal ; il a, au livre III, la même attitude envers les Vénètes qui ont commis le crime de jeter dans les fers des parlementaires romains, *legatos, quod nomen ad omnes nationes sanctum inuiolatumque semper fuisset* (9, 3). Au livre IV, s'il s'agit bien de défendre contre les Usipètes et les Tencthères l'intégrité du territoire gaulois (8, 2), il n'est plus question de liberté et le proconsul fait massacrer les émigrants sous le prétexte de punir une agression déloyale, semblable à celle des Atuatuques. À travers les arguments employés par César, on voit qu'en avocat habile, il déplace le point de droit et donne peu à peu à son personnage la position juridique qu'il ambitionnait. Au surplus, la transformation est acquise au livre V où la défense des légions ne soulève plus aucun problème de droit.

César en est venu, parallèlement, à dénoncer dans la rébellion un acte d'hostilité envers lui-même, un crime d'ingratitude. Étant au-

dessus des autres, il accorde des bienfaits et les hommes lui doivent différents bons offices. Au fond, c'est la conception romaine du *patronus* qui attend de ses clients l'*obsequium*. Seulement, comme César s'est placé très haut, il veut que ses obligés soient les souverains et les peuples. Cette application du patronage aux rapports humains et politiques est reconnaissable dès les discussions avec Arioviste. Parce que ce chef germain a reçu le titre d'*amicus populi Romani* sous le consulat de César, le proconsul estime qu'il y a là un *beneficium* qui oblige Arioviste envers lui-même autant qu'envers le peuple romain (I, 33, 1-35, 2). N'obtempérant pas, il a le tort d'être un ingrat. Autre cas d'ingratitude insigne : Dumnorix qui, gracié en 58, veut se rebeller en 54 ; il est abattu. Le plus caractéristique est l'Éburon Ambiorix : le *Bellum Gallicum* lui prête un discours (V, 27) où il développe toute une casuistique sur la *pietas* qu'il doit à sa patrie et l'*officium* qu'il doit à César pour ses *beneficia*. Ainsi les devoirs d'un homme envers sa patrie peuvent être égalés par les *officia* que la reconnaissance lui impose envers César. Et le *Bellum Gallicum* souligne encore l'ingratitude de divers notables éduens qui doivent au proconsul qui un titre de vergobret, qui une élévation ou tout simplement la vie (VII, 37, 1, cf. VII, 33, 4 ; VII, 39, 1 ; VII, 41, 1) sans oublier Comm l'Atrébate que César avait fait roi (VII, 75, 5 ; VII, 76, 1). Dès le *Bellum Gallicum* et l'année 52, César a composé le personnage qu'il revêtra dans la guerre civile : celui d'un défenseur du droit, plein d'*humanitas*, et dont les bienfaits ne rencontrent qu'ingratitude.

Le *Bellum civile* suggère que les Marseillais sont dans une situation morale au fond comparable à celle d'Ambiorix ; ils sont pris entre deux obligations, celle qu'ils doivent à Pompée, celle qu'ils doivent à César pour ses bienfaits équivalents (I, 35, 4). Je me demande même si ce n'est pas sous cet angle qu'on devrait aborder le problème de la *clementia* dans le *Bellum civile*. La *clementia* est une partie de l'*humanitas*, une forme de *comitas* par laquelle un homme qui aurait le droit et le pouvoir de se venger s'en abstient (cf. Cicéron, *de inu.*, II, 164 ; Sénèque, *de clem.*, II, 3, 1). César relève avec soin dans son récit tous les gestes de clémence qu'il avait réellement accomplis, tant avec des individus faits prisonniers qu'il renvoie chez eux qu'avec des armées entières, celles de Domitius, d'Afranius et Petreius, de Varron, les légions enfin qui capitulent après Pharsale. Or, un problème s'est posé : quoiqu'il ait multiplié ces générosités

au point de faire entrer la *clementia* dans l'idéologie du principat ⁽¹⁾, César ne parle jamais de *clementia*. C'est pour une part que la clémence est une vertu de despote ; Cassius plus tard parlera d'un *clemens dominus* (cf. Cic., *Fam.*, XV, 19, 4) ; Cicéron se méfiait de cette *insidiosa clementia* (*Att.*, VIII, 16, 2 ; cf. IX, 4). Dans le *Bellum ciuile*, qui contient encore une apparence de principes républicains, César a voulu montrer l'ingratitude de ses obligés et s'est campé en bienfaiteur qui devrait attirer tous les cœurs à lui.

Il me semble que cette même conception de son personnage comme celui d'un homme supérieur qui occupe le centre de la société et vers lequel doivent converger tous les suffrages et toutes les bonnes volontés se reconnaît dans ce que j'ai appelé le thème du plébiscite. Dans le *Bellum ciuile* où il lui est difficile d'apparaître, surtout au début, comme le représentant, au sens constitutionnel et juridique, du peuple romain, le mémorialiste rappelle à chaque occasion que les municipes l'accueillent et le soutiennent. Cette masse d'approbations dont il se targue lui permet de se réclamer devant les magistrats de Marseille d'une valeur politique nouvelle, l'*auctoritas totius Italiae* (I, 35, 1). Cicéron, qui avait essayé, quelques années avant la crise, de rassembler un *consensus bonorum*, avait déjà évoqué cette *consensio Italiae* (cf. *Post red. ad Quir.*, 1 ; 18 ; *Dom.*, 5 ; *Sest.*, 16 ; 25 ; 36 ; 38 ; 86)⁽²⁾. César l'a confisquée au profit de son personnage qui redevient ainsi le représentant du peuple romain.

Il persiste, en même temps, à se prétendre respectueux de la paix et du droit. Non seulement il s'appuie sur l'approbation des populations qu'il rencontre même hors de l'Italie et signale l'ingratitude de ses adversaires, mais il rejette constamment sur eux la responsabilité des combats en montrant en chaque occasion qu'il essayait de résoudre pacifiquement le conflit. Il soutient à travers son récit un véritable thème des négociations, il traite à maintes reprises le motif des pourparlers entamés puis interrompus : le 1^{er} janvier, au sénat, les consuls s'opposent à la lecture d'une lettre conciliante ; Magius, libéré pour porter un message pacifique, ne revient pas (*B.c.*, I, 24, 4-5), Caninius Rebilus n'obtient rien (I, 26, 2-5) ; Pompée fait si peur aux sénateurs qu'ils n'osent pas aller négocier (I, 33) ;

(1) Cf. J. BÉRANGER, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, 1953, p. 271.

(2) Cf. R. SYME, *Roman Revolution*, Oxford, 1939, p. 88, 153, 161, 276 svv. et E. LEPORE, *il princeps ciceroniano e gli ideali politici della tarda repubblica*, Naples, 1954, p. 178, 199, 362.

la fraternisation des troupes en Espagne ou au bord de l'Apsus est interrompue par leurs chefs avec une brutalité digne d'Arioviste (I, 75 ; III, 19). Tels sont les arguments de César, souvent en désaccord avec des témoignages plus spontanés comme ceux de Cicéron. Mais ici, nous ne cherchons pas la vérité historique, seulement la vérité psychologique, et nous voulons examiner comment César se voyait lui-même.

Il se voit maintenant comme un persécuté, comme une victime. Aussi ne s'agit-il plus de défendre l'indépendance de la Gaule ni même la sécurité de l'armée. César, toujours champion du droit, est devenu le défenseur de son propre droit. À Ravenne, selon le *Bellum civile*, il attendait qu'on usât envers lui d'*aequitas* (I, 5, 5) ; et il dénonce plus loin l'iniquité, l'*iniqua conditio* qu'il rencontre (I, 11, 1). Ses discours à la treizième légion, au sénat, aux troupes d'Espagne (*B.c.*, I, 7, 1 ; 32, 1 ; 32, 6 ; 85, 8 svv.) dénoncent les violations du droit dont il a été la victime, *iniuriae inimicorum*. Du *Bellum Gallicum* au *Bellum civile*, l'exigence morale et juridique s'est déplacée, d'abord du peuple romain au proconsul, puis du proconsul à l'individu. C'est lui qui revendique ; il a par ses victoires bien mérité de sa patrie, mais ses ennemis empêchent la patrie de lui donner sa récompense, ce deuxième consulat qu'il a attendu presque dix ans. Au niveau de la haute politique se retrouve cette notion du bienfait qui oblige le bénéficiaire. César revendique ce qui lui est dû ; il défend son mérite, sa *dignitas*. C'est ce qu'il demande aux soldats de la treizième légion : *ut eius existimationem dignitatemque ab inimicis defendant*. C'est pour la défense de cette *dignitas* que sur le champ de bataille de Pharsale, l'héroïque Crastinus donnera l'exemple de l'attaque et mourra (III, 91, 2 ; 99, 2-3).

*
* *

Pour susciter de pareils dévouements, il fallait que César eût d'exceptionnelles qualités de chef et de stratège. Est-il besoin de rappeler une évidence si éclatante ? Les *Commentaires* ont apporté non seulement une apologie politique mais un tableau des *res gestae* de César. Ce sera répondre aux intentions du mémorialiste que de chercher à dégager et à classer les impressions si vives et si nombreuses qu'apporte la lecture de son récit.

Dans son éloge de Pompée, Cicéron avait énuméré les vertus qui font le parfait *imperator* : « la science militaire, la valeur, le prestige

et la chance», *in summo imperatore quattuor has res inesse oportere : scientiam rei militaris, uirtutem, auctoritatem, felicitatem*. En outre, de moindres qualités sont indispensables dans la pratique : « labeur dans les affaires, courage dans les périls, activité dans l'action, rapidité dans l'exécution, réflexion dans la prévision », *labor in negotiis, fortitudo in periculis, industria in agendo, celeritas in conficiendo, consilium in prouidendo* (*Imp. Cn. Pomp.*, 29). Dans le *Pro Murena* (38), l'orateur s'est plu à imiter dans une éthopée persuasive le simple soldat qui évoque de son point de vue les qualités de son général : « j'étais blessé et il m'a rendu la vie. Il m'a donné une part du butin. Sous sa conduite nous avons pris un camp ; nous avons engagé la bataille ; jamais cet homme n'a imposé plus de peine au soldat qu'il n'en a pris lui-même ; non seulement, il est courageux mais surtout il a la chance ».

Les *Commentaires* témoignent que César eut toutes ces vertus qu'on pouvait exiger en son temps. C'est un travail particulier que de le relever en détail et, ce faisant, on prouverait, comme nous avons essayé de le faire dans *L'art de la déformation historique*, que les thèmes de l'éloge militaire se retrouvent dans les mémoires césariens et dans les continuations. Toutefois, César s'est gardé d'insister pareillement sur tous. Sans doute, chacun de ses blessés, chacun de ses légionnaires pouvait dire comme le soldat de Muréna : *me saucium recreauit ; me praeda donauit*. Rares cependant sont les indications sur les soins donnés aux blessés comme celles qu'on lit après le récit de la bataille contre les Helvètes et celui de la défaite au sud de Dyrrachium. De même, César n'a pas insisté sur les partages de la *praeda* ou les distributions de *praemia*. Quand il en a parlé, c'est plutôt pour montrer qu'il fut soucieux de refaire les forces physiques de ses hommes après le siège d'Avaricum (*B.G.*, VII, 32, 1) ou l'abandon des *munitiones* de Dyrrachium (*B.c.*, III, 80). Il ne veut pas insister sur les aspects au fond peu flatteurs, et parfois démoralisants, de la guerre. Il fait davantage remarquer les occasions où il épargna la peine et la vie de ses légionnaires ; sans toujours les reproduire, il mentionne ses harangues qui ont encouragé les combattants et prouvent son ascendant et son *auctoritas*. Le rédacteur du *Bellum Africum*, qui me paraît avoir suivi de très près ses intentions, rapporte que la seule vue de son visage rassurait les recrues (*B. Afr.*, 10, 3). Dans le même esprit, César n'a pas trop insisté sur le rôle de la *felicitas* ou de la *Fortuna* dans ses succès. Deux allusions qui se rencontrent dans le *Bellum Gallicum* — *hoc unum ad pristinam Fortunam Caesaris defuit et paulum ad summam felicitatem defuisse* (IV, 25, 5 ; VI, 3, 5) — per-

mettent de supposer que, pour inspirer confiance à ses hommes, il leur laissait dire comme au troupiier de Murena : *ipse cum fortis tum etiam felix*. L'évocation de la Fortune devient plus fréquente dans le *Bellum civile* par l'effet d'une évolution où la concurrence avec Pompée dut exercer une influence, mais quelles qu'aient été les superstitions personnelles de César, il préfère insister dans ses *Commentaires* sur les vertus personnelles.

D'où les fréquentes mentions des travaux de campagne et de siège, *uallum, fossa, agger, turris, castella*, et les ponts, triomphe du génie romain, qui permettent de franchir Saône ou Rhin, Allier ou Sègre, ce torrent furieux que César entreprend aussi de détourner. *L'imperator* se rend maître du terrain qu'il aménage, telle la colline où il attend de pied ferme l'armée coalisée des Belges (*B.G.*, II, 8) et il investit Alésia et même l'armée de Pompée. Il se risque sur l'eau et non content du pont sur le Rhin (*B.G.*, IV, 17) trace un nouveau type de *naues actuariæ* pour passer en Bretagne (*ib.*, V, 1) et lance une digue flottante pour enfermer Pompée dans le port de Brindes. En les décrivant, le mémorialiste illustre sa *scientia rei militaris* et c'est dans le même esprit qu'il expose plusieurs fois quel fut son ordre de bataille, en particulier devant Afranius, dans un passage qui est un document fondamental sur l'*acies triplex* (*B.c.*, I, 83), et surtout à Pharsale, devant Pompée contre qui il prépara une *quarta acies* (*B.c.*, III, 89).

Ces finesses de la *scientia rei militaris* se rattachent aussi bien au *consilium* qu'on définirait volontiers comme la capacité de concevoir des plans, *consilia*, d'après la situation. Hirtius (*B.G.*, VIII, 1, 7) loue son ancien chef d'un talent qui dut lui servir plus encore dans son état-major que dans la rédaction des *Commentaires* : c'était une *uerissima scientia suorum consiliorum explicandorum*. César savait analyser avec une extrême clarté et ses plans et ceux des adversaires. Dès le début des *Commentaires*, avec quelle netteté géométrique, il explique que les Helvètes ne peuvent suivre que deux chemins : *Erant omnino itinera duo...* (*B.G.*, I, 6, 1). Dès que le proconsul leur en a interdit un, les voilà déterminés à s'engager dans l'autre : *Relinquebatur una per Sequanos uia* (*ib.*, I, 9, 1), et comme ce chemin conduit à une région d'où l'on pourrait menacer la Province, César prépare la guerre (*ib.*, I, 10, 1-3). Cette analyse procède le plus souvent ainsi, par soustraction : plusieurs possibilités se présentant d'abord, des impossibilités se révèlent et il ne reste plus qu'une solution. C'est ainsi que César explique la décision des Belges coalisés qui, près de l'*Axona*, renoncent à l'attaquer (*B.G.*, II, 10, 4) ; ainsi qu'il justifie sa déci-

sion de ne pas poursuivre dès 49 Pompée au-delà des mers afin de diriger son offensive vers l'Espagne : comme les Belges, il renonce à un espoir et, comme les Helvètes, trouve qu'il ne lui reste plus qu'une solution (*B.c.*, I, 29). Cette faculté d'établir un *consilium* est prouvée en outre par les plans de campagne qui assignent des missions différentes aux corps d'armée (*B.G.*, III, 11), par les dispositifs de quartiers d'hiver (*B.G.*, V, 24 ; VII, 90), par l'adaptation à des situations nouvelles, voire inattendues, soit que César improvise pour aller secourir Q. Cicéron une concentration en marche (*B.G.*, V, 46), soit qu'il décide d'investir Alésia ou l'armée de Pompée près de Dyrrachium (*B.c.*, III, 43 et 47), soit qu'après la rupture de ses lignes il décide de changer de théâtre d'opération en entraînant Pompée loin de la mer et de ses bases de ravitaillement (*B.c.*, III, 78, cf. III, 73).

Les mouvements sont toujours raisonnés et prudents. Jamais César ne déplace son armée sans motif. Il ne s'aventure pas sans informations et il en fait état. Tantôt il a envoyé des reconnaissances, *speculatores*, *exploratores*, centurions, officiers supérieurs tel le tribun militaire Volusenus chargé de reconnaître, sur un bateau de guerre, les côtes de la Bretagne (*B.G.*, IV, 21, 1 et 9) ; tantôt César observe lui-même les forces et les mouvements de l'ennemi, Arioviste par exemple, ou Cassivellaunos sur l'autre bord de la Tamise, ou Afranius et Petreius. César inspecte le terrain et apprécie l'importance tactique de la colline secondaire près de Gergovia ou du *tumulus* qui se dresse entre le camp des pompéiens et Ilerda. Avec prudence, et contre l'avis de ses soldats, il détecte les pièges d'un terrain marécageux près d'Avaricum (*B.G.*, VII, 1, 9). Telle est la prudence dont il se flatte que son récit de la marche vers les *Neruii* et le *Sabis* cite toutes les précautions que recommande le chapitre de Végèce sur l'approche en direction de l'ennemi (*De re militari*, III, 6). Une retraite étant encore plus difficile à réussir qu'une progression, le *Bellum civile* détaille le jeu habile de marches et d'étapes qui permet de dérober l'armée devant Pompée victorieux (III, 75-77). Dans cette retraite, le difficile problème du ravitaillement n'est pas oublié. C'est une nécessité fondamentale, à la fois matérielle et morale qui, à en croire les *Commentaires*, n'a jamais été oubliée dans les plans. En dépit des incertitudes de la poursuite des Helvètes, de la nécessité de moissonner sur place en Bretagne, ou d'user de tous les expédients possibles dans le siège d'Avaricum, les opérations d'Ilerda ou le blocus de Pompée, le soldat césarien, à en croire les *Commentaires*, ne devait pas trop se plaindre des caprices de l'intendance.

La mutinerie de *Vesontio* provoquée en partie par la crainte de manquer de blé en s'aventurant du côté d'Arioviste, en partie par les racontars des marchands et des Gaulois permet d'apercevoir comment César par ses qualités et par ses efforts entraînait ses officiers. Ou plutôt, puisqu'on sait par la comparaison avec Dion Cassius et une étude de Hagendahl, que cet épisode est embelli, il permet de voir comment César voulait qu'on s'imaginât son rôle de chef et quel était son idéal. D'abord le chef se rend compte des besoins moraux de ses subordonnés ; au lieu de se retirer sous sa tente et de punir, il va les trouver, il s'adresse à eux, il établit une communication psychologique. Il apaise objections et craintes en promettant un ravitaillement régulier et une marche d'approche sans péril, puis, quand les esprits sont préparés, il suscite la honte en parlant de progresser seul, avec la dixième légion (*B.G.*, I, 39-40) qui, à notre avis, était alors toute nouvelle. L'exemple montre que César conçoit le commandement comme une relation humaine, et même comme un échange : il exige obéissance et courage ; il apporte des garanties, un plan d'action, son exemple personnel.

Les *Commentaires* révèlent une dialectique du chef et des légions, dialectique faite d'exigences opposées et d'alternances de situations. Parfois, les soldats ont besoin d'être encouragés et César les harangue ou paye d'exemple. La panique de Besançon est un cas extrême ; on en peut rapprocher, à cause du découragement des subordonnés, le discours et les punitions qui suivent la rupture des lignes au sud de Dyrrachium (*B.c.*, III, 73-74). Ce discours ressemble fortement au discours de Gergovie qui, lui aussi, devait expliquer une défaite (*B.G.*, VII, 52) mais la faute des soldats n'avait pas été la même. Ce n'est pas la crainte mais bien la cupidité qui les avait entraînés et, devant l'*oppidum* arverne, ils avaient désobéi en poussant témérairement leur attaque du côté du pillage et des femmes (*B.G.*, VII, 47, 3-6). Cette ardeur excessive, le chef doit la contenir au lieu de la stimuler. Pompée avait le tort de céder *suorum omnium hortatu* (*B.c.*, III, 86, 1). César au contraire sait refuser, et quand, en Espagne, ses troupes réclament pour profiter d'une situation favorable, il déclare qu'il vaincra sans coup férir, grâce à son *consilium*, *cum non minus esset imperatoris consilio superare quam gladio* (*B.c.*, I, 72, 2). Or, peu auparavant, quand ses soldats réclamaient en voyant fuir les Afraniens sur l'autre rive du Sicoris, César a cédé et a laissé l'armée traverser le torrent encore débordé (*ib.*, I, 64). Avantage pour lui qui parvient à ses fins sans user ni son autorité ni son crédit. Il uti-

lise l'enthousiasme des hommes, leur zèle, ce *studium* que les *Commentaires* mentionnent si souvent et qui justifie comme par un plébiscite militaire ses plus périlleuses entreprises. L'art du commandement consiste à retenir le légionnaire autant qu'il faut et à ne libérer son élan qu'à bon escient. La synthèse harmonieuse de ces tendances opposées conduit à la victoire. Ce qui se passe à Pharsale où les césariens lancés à l'attaque rythment d'eux-mêmes leur marche tandis que les pompéiens, malgré leur nombre, sont figés ; maintenus immobiles par ordre, ils perdent toute ardeur ; ils n'ont plus d'*animi incitatio*, d'*alacritas*, de *studium pugnae* (*B.c.*, III, 92).

César est un connaisseur en courage ; il l'apprécie ; il loue les plus vaillants : P. Sextius Baculus, l'*aquilifer* de la dixième légion, Pullo et Vorenus, Fabius qui combat à Gergovie et Petronius, Fabius le Pélignien et Crastinus. Il a noté en Afrique l'exploit de ce troupiier qui se dégagea de la trompe d'un éléphant de guerre (*B. Afr.*, 84). Sans doute, de pareilles citations à l'ordre des *Commentaires* servent à embellir le récit, mais le choix des embellissements prouve que le mémorialiste aimait le courage. Il cite des ennemis, ces défenseurs d'Avaricum dont la vaillance lui parut, dit-il, digne de mémoire (*B. G.*, VII, 25). Il reconnaît la valeur non seulement dans les exploits d'un moment mais dans la patience et l'endurance, celle de Q. Cicéron et des défenseurs du camp blessés dans la proportion de neuf sur dix, celle du centurion Scaeva qui reçut centvingt traits dans son bouclier (*B.c.*, III, 53). Il va en personne passer en revue et féliciter ces braves.

Il s'est donné le droit d'être exigeant en prouvant son courage. Le soldat de Murena disait : *numquam iste plus militi laboris imposuit quam ipse sumpsit*. Non content d'une activité débordante, César a partagé le danger de la troupe. Pour la première bataille de la guerre des Gaules, devant l'assaut des Helvètes, il fait renvoyer son cheval et ceux des officiers *ut aequato omnium periculo spem fugae tolleret* (*B.G.*, I, 25, 1). Pour combattre Arioviste, il place un officier supérieur dans chaque légion *uti eos testes suae quisque uirtutis haberet* (*ib.*, I, 52, 1) ; lui-même va combattre à l'aile droite. Quand l'armée est surprise au bord du *Sabis*, il court vers l'aile droite, la plus menacée, il empoigne un bouclier, appelle individuellement les centurions, exhorte les soldats, dirige la manœuvre (*ib.*, II, 25). Même sursaut d'énergie quand ses cohortes lâchent pied devant les pompéiens et qu'il saisit des enseignes de sa main pour tenter de rallier les fuyards (*B.c.*, III, 69, 4).

Toutefois, ces exploits deviennent progressivement l'exception. Il n'est pas sûr que, dans ses deux premières batailles, César ait eu raison de se mêler aux combattants ; il n'a pas pu remplir son rôle propre de général et d'autres que lui se sont occupés d'envoyer les réserves vers les secteurs menacés. Aussi, dès la deuxième année, s'applique-t-il à prévoir et à organiser avec minutie le terrain où il attend l'attaque des Belges coalisés ; ceux-ci d'ailleurs n'eurent garde de s'aventurer dans ce traquenard et contournèrent la position (*B. G.*, II, 8-11). Livrer bataille sur un terrain préparé, telle est la nouvelle ambition de César et il la réalise en bloquant Vercingétorix et en enserrant Petreius et Afranius dans ses lignes de *munitiones*. Seul Pompée saura briser l'investissement. Sur ces terrains organisés, l'*imperator* commandait à distance, depuis un observatoire d'où il dépêchait des messagers porteurs de ses ordres, ce qui réussit pleinement devant Alésia. Près de Dyrrachium, on employait même une signalisation par fumées. Sauf dans les crises où il intervient en personne, César a tendance à diriger la bataille de loin comme un général moderne, ce qui remplit d'admiration le rédacteur du *Bellum Africum* : « Or, écrit-il, César ne donnait pas ces ordres directement, en faisant des observations depuis le retranchement, mais possédant par expérience une merveilleuse science de la guerre, il restait assis dans son prétoire et transmettait par des observateurs et par des messagers les ordres qu'il voulait faire exécuter » ; c'est la preuve d'une *mirabilis scientia bellandi* (*B. Afr.*, 31, 4).

Dans l'exécution des plans, les Romains exigeaient de leurs généraux la plus grande célérité possible. Elle devait coûter beaucoup de peine au pauvre fantassin et le soldat de Murena n'en parle pas. Cicéron vante la *celeritas* de Pompée comme un de ses principaux titres de gloire (*De imp. Cn. Pomp.*, 29-30 ; 34-35 ; 40-41). Rivalisant avec Magnus, qui termina si vite la guerre des pirates, César souligne qu'en une saison il a, contre les Helvètes et les Germains, terminé deux guerres : *Caesar una aestate duobus maximis bellis confectis maturius paulo quam tempus anni postulabat in hiberna in Sequanos exercitum duxit* (*B. G.*, I, 54, 2). La première image de lui-même qu'il propose, c'est celle d'un proconsul courant au fond de sa province : *maturat ab Vrbe proficisci et quam maximis potest itineribus in Galliam ulteriorem contendit* (*B. G.*, I, 7, 1). Des récits comme ceux de la manœuvre qui dégage Q. Cicéron (*B. G.*, V, 46-48), de la traversée des Cévennes (*B. G.*, VII, 8), de l'invasion de l'Italie (*B. c.*, I, 12-17 et 23, 2), de la retraite devant Pompée (*B. c.*, III, 75-78), sont de brillantes démon-

strations de cette *celeritas* mais dans le détail des déplacements personnels et des mouvements d'armées, tous les *Commentaires* sont remplis de ce thème.

Comme Pompée et les meilleurs des *imperatores* César se targuait de cette *celeritas* non seulement parce qu'elle multiplie la vigueur et l'efficacité des armes mais aussi parce qu'elle implique une valeur morale. Elle est le contraire de cette *inertia*, de cette *desidia* que Salluste reprocha si fort aux aristocrates amollis. Cicéron avait expliqué que, pour courir si vite à la victoire, Pompée ne se laissait retarder par aucune des passions, aucun des objets qui sollicitent les autres humains : *non auaritia ab instituto cursu ad praedam aliquam deuocauit, non libido ad uoluptatem, non amoenitas ad delectationem, non nobilitas urbis ad cognitionem, non denique labor ipse ad quietem* (*De imp. Cn. Pomp.*, 40). La *celeritas* suppose, outre l'intelligence, l'organisation et la méthode, toute une ascèse du désintéressement conforme à l'idéal des vieux Romains, conforme aussi à l'idéal nouveau imprégné de philosophie. Pour mener si vite des armées, il faut, en termes sallustiens, que l'*animus* domine le corps et ses appétits. Cette tension, cet *impetus* ont une implication morale. D'ordinaire, on tient César pour épicurien et le discours que lui a prêté Salluste le confirme en niant l'immortalité de l'âme (*Cat.*, LI, 20). Mais dans ses campagnes, où, exempt de trouble et de passion, il n'agit que selon la raison, l'*imperator* disciple d'Épicure rejoint les modèles stoïciens.

En présentant ce portrait de héros victorieux, les *Commentaires* proposent un *exemplum*, un de ces types humains que la postérité doit imiter. César, en effet, sera le modèle de bien des empereurs à Rome et hors de Rome. Or, un exemple apporte toujours une doctrine. Celle du césarisme paraît dans les *Commentaires* où l'on voit l'action d'un individu exceptionnel prouver sa supériorité par son efficacité et rallier l'approbation des masses. Mais cette idéologie fut soutenue par bien d'autres moyens de propagande et elle ne tient pas si grande place dans des mémoires militaires destinés à un public de sénateurs et de chevaliers cultivés et passablement sceptiques. C'est avant tout l'idéologie du héros romain que soutiennent les *Commentaires* ; grâce aux qualités dont il fait preuve tout au long de son commandement, ce personnage héroïque apporte un exemple d'une puissance singulière : fondées sur la raison et accomplies avec courage, toutes ses actions paraissent conduire au succès. On a parlé de *uis comica* à propos de Plaute ; il faut parler de *uis logica* à propos de César. Sa philosophie est celle d'un déterminisme où le

consilium juste et raisonnable aboutit nécessairement à la victoire. Dans cette perspective, les objections, les considérations négatives et déprimantes ne comptent tout simplement pas ; elles sont ridiculisées ou condamnées comme la panique de Besançon ou la lâcheté de Titurius Sabinus dans *Atuatuca*. Là réside la différence fondamentale entre Cicéron le Juste et César le Vainqueur. La philosophie et la morale font découvrir à Cicéron que sa conscience et sa volonté sont comme ligotées à l'heure où il faudrait agir. César manifeste un optimisme fondamental de l'action. Reste à savoir si le talent littéraire du mémorialiste n'est pas pour beaucoup dans la perfection de cet exemple.

*
* *

Il serait facile de critiquer cet auto-portrait de César si l'on possédait une liasse copieuse de sa correspondance. Hors quelques messages parfois très brefs conservés dans la correspondance de Cicéron, tout a sombré dans le néant. Comment n'être pas frappé de cet injuste destin, peut-être aidé par la censure impériale ? Cicéron, avant César, avait écrit des *commentarii* sur son consulat et, en 56, il était prêt à les compléter par le récit de son exil et de son retour pour fournir à son ami, l'historien Luceius, un document de base qui lui permettrait d'écrire une monographie flatteuse pour le consul de 63 (*Fam.*, V, 12 ; *Att.*, I, 20, 6 ; II, 1, 2 ; 4, 11). L'inique Fortune a fait disparaître ces *commentarii* tout en préservant la correspondance qui a permis à plus d'un historien de critiquer Cicéron jusque dans sa vie privée. Quelle serait donc leur opinion sur César si les *Commentaires* avaient été perdus et s'ils possédaient avec les *Vies* de Suétone et de Plutarque, des lettres à Pompeia, à Cléopâtre, et, on n'ose le dire, à Mamurra ? Cette hypothèse n'est pas qu'une facétie ; elle est nécessaire si l'on veut mesurer la portée du *Bellum Gallicum* et du *Bellum ciuile* comme documents sur la personne de César lui-même.

Cette documentation, sérieuse et austère, correspond au dossier des lettres officielles et des rapports adressés au Sénat. César, comme il convient à un militaire et à un politique, utilise ce qu'il a sous la main et en tire le meilleur parti. Ses mémoires s'adressent au milieu politico-littéraire que permettent de connaître les lettres de Cicéron, milieu composé de sénateurs, de chevaliers, d'*adultescentes* qui aspiraient à la carrière des honneurs. Ce sont, si l'on veut, les lecteurs du *De re publica*. Comme Cicéron, ils lisent le *Bellum Gallicum*

avec admiration ; s'ils y reconnaissent un plaidoyer, ils l'admettent car cette façon d'exposer sa cause pour la défendre fait partie des usages d'une société politique où il s'agit le plus souvent, non pas d'établir une vérité désincarnée et scientifique, mais de justifier ses prétentions à une magistrature et, dans le cas de César, à un triomphe, à un deuxième consulat et au maintien d'une dictature.

À ce public, les *Commentaires* ont proposé un portrait de César, conforme au style officiel et à l'orthodoxie publique : les arguments employés, la condamnation des injustes ennemis, la prétention au bon droit et les attitudes doivent répondre à l'éthique et à l'esthétique d'un parfait *imperator*. Cette exigence morale est celle du *De imperio Cn. Pompei* ou du *Jugurtha* de Salluste ; l'esthétique est déjà celle que permettent d'imaginer les colonnes trajane et aurélienne. De cette présentation majestueuse sont rigoureusement bannis les anecdotes et les traits d'esprit personnels ; à d'autres le soin d'en faire des recueils. César ne confesse ni qu'il perdit une épée ni qu'il céda son lit à un ami malade. Au contraire, il donne plus de détail sur les pompéiens qu'il cherche à ridiculiser. Pour lui, il n'a pas voulu figurer devant la postérité comme un héros à la Plutarque mais comme un grand Romain. Les *Commentaires* ne sont pas des confessions mais une profession.

Cependant, cette même œuvre renferme deux César : le personnage historique aux fonctions sociales et militaires, mais aussi l'écrivain avec sa personnalité. La façon dont il a écrit ses mémoires, permet, comme une série de tests incomplète peut-être mais révélatrice, d'apercevoir quelques traits de cette personnalité intérieure.

Or, une remarque s'impose d'emblée : le parti qu'il avait adopté de parler de lui-même à la troisième personne et avec tant d'impassibilité en dissociant le personnage et l'écrivain l'a servi sans lui apporter de gêne. Cette position littéraire l'a servi parce qu'elle lui a évité de paraître parler directement de lui-même, ce qu'il fit en réalité. La première personne est compromettante : elle oblige à répéter *ego*, à vanter ce « moi » que le public prend alors en grippe, à paraître, ce qui est le mot, égoïste et vaniteux. Ce fut l'écueil auquel se heurta la gloire de Cicéron. Il avait conscience de la difficulté ; il écrivit à son ami l'historien Luceius que le mémorialiste se trouve moralement dans une position défavorable et perd beaucoup de son *auctoritas* (*Fam.*, V, 12, 8). Cicéron voulait donc trouver un historien qui parlât de lui à la troisième personne. César s'est converti en historien afin de résoudre personnellement son problème.

Tout en évitant ces inconvénients, il y gagne un avantage particulier : comme un narrateur doit expliquer toutes les circonstances nécessaires à l'intelligence de l'action et qu'il se produit parfois une inévitable confusion entre ce que savait l'acteur au moment d'une bataille et ce que le narrateur a appris depuis, il arrive que César semble avoir été beaucoup plus clairvoyant qu'il ne le fut, par exemple lors de la surprise du *Sabis* ou de l'attaque de Pompée qui perça ses lignes.

Il n'est pas gêné ; c'est preuve que le dépouillement de son personnage, la suppression de toute particularité personnelle, le refus de confidences s'accordent avec son caractère, réputé méfiant et dissimulé. À peine peut-on appeler émotions quelques états d'esprit qu'il avoue et qui, tous, se rapportent à des affaires militaires : *gausus, magna adfectus sollicitudine, praemetuens* (B.G., VII, 13, 6 ; 40, 1 ; 49, 1). Il faut de graves circonstances, l'hostilité du sénat, la mort de son cher Curion pour qu'il passe dans sa prose un frisson de sensibilité. Je me demande, toutefois, si l'on ne saisit pas une manifestation de sa psychologie profonde dans un fait qui relève de la psychanalyse : il note avec prédilection les scènes où l'ennemi vaincu est rejeté à l'eau, carnages dans les rivières *Axona* ou *Sabis*, massacres des Tigurins au bord de la Saône, des Usipètes et des Tencthères au confluent de la Meuse et du Rhin, fuites d'Arioviste et de Pompée dans de petits canots, d'Indutiomaros abattu et décapité au passage d'un gué. Le *Bellum Alexandrinum* rapporte que Ptolémée XIV fut noyé sous la multitude des fuyards qui fit sombrer son bateau (31, 6). D'ordinaire, César se veut impassible dans la victoire.

Son attitude est celle d'un philosophe et il promène sur les humains le regard d'un moraliste sévère. Ce connaisseur en courage est sans illusion sur les ressorts qui animent ses plus braves centurions : Pullo et Vorenius courent à l'ennemi sous l'aiguillon de leur rivalité pour l'avancement ; de plus, Vorenius craint le qu'en dira-t-on. À Gergovie, Fabius est entraîné par sa folle cupidité. La cupidité anime aussi les Gaulois, ces jouets de la passion ou des fausses nouvelles qui agitent leurs esprits légers et mobiles : *leuitas animi, mobilitas*. On dirait les atomes de Lucrèce emportés et s'entraînant l'un l'autre. Sans doute, cette psychologie est-elle déformée, mais ce qui révèle l'opinion de César sur l'humanité c'est qu'il l'ait déformée dans ce sens. Il enregistre avec une sorte d'âcreté méthodique les rancœurs, les appétits, les ambitions et les faiblesses des principaux pompiens. Dans cette sévérité, dans ce refus des illusions, il me semble reconnaître un fond de pur épicurisme.

L'étroitesse de la sensibilité se reconnaît dans la peinture des Gaulois et des peuples voisins. En dépit d'intéressants tableaux et de précieuses indications, quelle liste ne pourrait-on dresser de tout ce que le conquérant a forcément vu et n'a pas noté : coutumes, rites, habitations, vêtements. Il est possible que César n'ait pas voulu répéter telle particularité connue de ses contemporains, qu'il ait par souci de classicisme évité des mots étrangers et même ceux que la langue latine avait admis comme *carpentum* ou *lancea*. Mais le point de vue qu'il a adopté est révélateur.

Ce point de vue adopté est avant tout celui d'un conquérant, ce qui paraît facilement par la disproportion entre le nombre des notations concernant le temps de paix qui sont rares et l'abondance des données sur les ennemis en guerre. La description des mœurs des Suèves tend à expliquer leur bravoure singulière (*B.G.*, IV, 1, 9-10 ; 2, 3-4 ; 6 ; 3, 1). César a souvent découvert ces populations sur le terrain, comme les guerriers de la coalition belge dont il apprécie la multitude d'après les feux de bivouac (II, 7, 3-4). Il a donc revêtu l'attitude d'un conquérant méfiant, soupçonneux, qui cherche moins à observer ces peuples avec curiosité qu'à guetter les signes avant-coureurs d'une attaque ou d'une rébellion. Sa manière de voir est, le plus souvent, celle d'un occupant. Les Gaulois, on tâche de les acheter par des *praemia* pour avoir des agents secrets ou des messagers ; on leur fait des concessions pour qu'ils se tiennent tranquilles ; plus généralement, on les classe en deux catégories : les bons comme Diviciacos qui seconde un temps la progression de l'armée romaine, et les méchants qui défendent leur indépendance, les pires étant les chefs qui appellent leur peuple et leurs voisins aux armes, les Éburons Ambiorix et Catuvolcos ou le Trévire Indutiomaros qui fait condamner son gendre Cingetorix comme romanophile. Délibérément, César s'est enfermé dans cette attitude. Il est possible que cette étroitesse de l'observation s'accorde avec un manque de curiosité, réel ou affecté du public, mais il apparaît alors que César n'a pas cherché à faire œuvre d'homme de lettres, c'est-à-dire à apporter à ses contemporains une nouvelle manière de sentir ou des descriptions belles par elles-mêmes, indépendamment de leurs objets. Insensible à tout ce qui n'est pas sa gloire, César explorateur et conquérant d'un nouveau monde, a pris pour règle le *nil admirari* qu'enseignait aussi Épicure.

Malgré cette rareté du pittoresque et ce dépouillement classique, les *Commentaires* n'ont rien d'une conversation sous un lustre. César

est un homme de plein air : chevauchées, marches de jour et de nuit, attente au bord de la Manche où souffle vingt-cinq jours le vent du large. Jamais l'action n'est enfermée sous un toit. Le mémorialiste qui néglige le pittoresque, évoque constamment la topographie, sans doute avec une raideur schématique car l'objet de ses descriptions est militaire : faire comprendre la manœuvre. Mais l'expérience se traduit par un admirable sens du terrain. On peut le reconnaître, entre autres, au choix et à la précision des verbes composés dont le préverbe indique l'orientation du mouvement, la descente, la remontée et à des descriptions souvent minutieuses comme celle de la colline choisie pour établir le camp près de l'*Axona*. Tous les éléments indiqués, hauteurs, vallées, marais, cours d'eau, expliquent les phases de l'action et les manœuvres des combattants. Surtout, instruit par son expérience de général en chef, César est capable de prendre une vue d'ensemble du terrain et de l'action, un *conspectus*, terme significatif ainsi que *despectus* et les verbes *despicere* et *conspicere*. Pendant la bataille navale contre les Vénètes, il se tient sur une butte du promontoire, et de là, suit les évolutions des deux flottes comme si c'était un spectacle, une naumachie. Sur la colline de Flavigny, il observe et dirige les combats autour d'Alésia ; il a vu, près d'Ilerda les ennemis fuyant par l'autre rive et après la bataille de Pharsale les dernières légions pompéiennes descendant de leur montagne pour se rendre à lui avec des gestes de supplication. Il se voit agissant lui-même dans ces vastes décors et l'une des rares évocations colorées des *Commentaires* est celle du *paludamentum* de l'*imperator* qui galope vers le combat décisif (*B.G.*, VII, 88, 1).

Dans ces vastes terrains qu'il embrasse du regard, César s'est vu agir et son récit recrée l'action. Son sens du mouvement, très vif, correspond au dynamisme profond de son tempérament. Les armées vont, viennent, se heurtent ; l'animation est ininterrompue. Ayant en même temps le sens aigu des contrastes et de l'antithèse dont la guerre fournit d'innombrables exemples, César présente souvent l'action comme une course entre les deux partis : il vole secourir Q. Cicéron avant qu'Ambiorix n'emporte la place ; il poursuit Afranius et Petreius ; il manœuvre pour atteindre avant eux les défilés de la montagne ; il tâche d'arriver à Dyrrachium avant Pompée ; il se dérobe à sa poursuite. Cette imagination dramatique, ce sens de l'affrontement et de la compétition est reconnaissable jusque dans l'évocation d'une tension immobile, près de l'*Axona* de part et d'au-

tre du marais, quand chacune des deux armées attend que son adversaire s'engage dans le marais qui les sépare.

Par expérience vécue et par tempérament, César est un maître dans l'art du récit ; c'est surtout un conteur : il possède non seulement tous les procédés de la narration mais aussi le talent de ménager les effets. L'art du conteur consiste dans une logique sans solution de continuité qui entraîne le lecteur ou l'auditeur jusqu'au bout ; il consiste aussi dans une technique de la rupture. Le faiseur de contes sait au bon moment suspendre le déroulement de l'action et, sans transition, appeler brusquement l'attention sur un nouveau personnage ou un objet remarquable par quelque : « il était une fois... », « il y avait alors... », « or, il faut vous dire que... ». Cicéron connaît le procédé dont il a usé en particulier dans le *De signis : C. Heius est Mamertinus...* (3) ; *Segesta est oppidum peruetus...* (72) ; *Erat hiems summa...* (86) ; *Herculis templum est apud Agrigentinos* (94). Le procédé est encore plus fréquent chez César soit qu'il introduise des digressions, soit qu'il veuille attirer l'attention sur la Saône, sur la plaine où il rencontre Arioviste, sur l'*oppidum* de Bibrax. Voici qu'interviennent dans le combat un corps d'ennemis inattendus (*B.G.*, I, 25, 6) ou que sont dénoncées les menées de Dumnorix (*ib.*, V, 6). Voici qu'on découvre le camp de Pompée où la table était mise (*B.c.*, III, 96). Voici surtout qu'au terme d'une poursuite on découvre le Rhin. Le mémorialiste s'était bien gardé de tracer un cadre géographique avant la bataille et cette omission qui relève d'intentions complexes lui permet de ménager cet effet pour la fin du récit. César use volontiers de la révélation différée.

Cet art est donc celui d'un narrateur qui, pour composer une histoire plus saisissante, manie les faits à sa guise, un peu comme les cartes que le joueur est maître d'abattre dans l'ordre qu'il veut. Ce n'est pas un mensonge que d'écrire : « il y a une rivière, la Saône, dont le cours est tranquille... ». Cependant, cette forme de récit ne répond pas aux questions que l'historien doit poser : « César connaissait-il déjà le terrain ou du moins le cours de la rivière » ? Ainsi, cet art du conteur permet d'aménager tous les épisodes et d'adapter la présentation de façon à soutenir un raisonnement implicite et à transformer le récit en démonstration. Ce n'était pas pour d'autres raisons que les philosophes du XVIII^e siècle firent si grand usage du conte. Nul doute que les procédés narratifs adoptés par César lui aient permis de présenter ses desseins sous un jour favorable et de flatter son personnage. Ce n'est pas le lieu de rappeler ses omissions,

ses déformations historiques qui furent nombreuses mais de chercher à reconnaître l'attitude psychologique qu'il adopte en faisant ainsi son apologie.

Ses entreprises étaient criticables et furent critiquées : on sait que Caton proposa un jour au Sénat de le livrer aux ennemis pour expier l'injustice de ses attaques et que jamais les républicains ne lui pardonnèrent non seulement la guerre civile mais en particulier d'avoir abattu Marseille. Or, dans ses *Commentaires*, César discute peu, nie peu ; il n'a pas adopté une attitude négative, mais une attitude positive. De même qu'il offrait la bataille à Arioviste ou à Pompée, il affirme et il s'affirme. Ses intentions sont arrêtées et constantes ; elles se reconnaissent à la fréquence avec laquelle reviennent certaines indications : sur ses bons procédés envers les Éduens par exemple ou sur le refus de négocier des Pompéiens. Ces thèmes révèlent les thèses qui sont soutenues par ce récit apparemment objectif. Ainsi, quoique César ne paraissent jamais discuter directement les critiques, il a, au fond, une attitude dialectique.

La narration de César, ce long monologue, est en réalité un dialogue, ou, pour mieux dire, une partie dans un dialogue. D'abord, parce qu'elle apporte une réplique à des critiques déjà formulées et développe une apologie sur deux plans, qui correspondent aux lieux communs du genre délibératif, *utile* et *honestum*, le succès et le bon droit. César donne avec le récit de ses actions ses raisons d'agir selon le bon droit et met ensuite ses succès en valeur. En quoi il se montre, comme les témoignages antiques garantissent qu'il le fut, un excellent avocat. Mais il y a dans les *Commentaires* une autre position de dialogue, en relation étroite avec l'art du conteur. Tout effet de surprise, tout appel à l'émotion suppose que l'auteur escompte une réaction du lecteur dans le sens qu'il a voulu. C'est le fait de tout bon écrivain ; mais César va plus loin et noue avec son lecteur une relation qui est comparable à celle de deux partenaires dans un jeu : celui qui abat une carte, ou qui avance une pièce sur l'échiquier, veut provoquer chez son partenaire un raisonnement qui l'amènera à jouer comme il l'a désiré, qui le conduira où il l'a voulu. La guerre avait habitué l'*imperator* à cette relation avec un adversaire. Quand il écrit, il dispose son récit de telle manière qu'il suscite chez le lecteur un raisonnement conforme à ce qu'il a voulu démontrer ; ainsi, le lecteur se persuade lui-même de ce que César voulait démontrer. Il n'est pas responsable d'un échec puisqu'il a indiqué, avant de le raconter, qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires ; les

Éduens, les pompéiens ont tort, puisqu'il a raconté avant les conflits les complaisances ou les concessions qu'il a multipliées envers ses futurs adversaires. César est un maître de l'insinuation et de la persuasion.

De même, il dirige le jugement de son lecteur en mettant son propre personnage dans l'ombre, ce qui empêche d'associer le souvenir de sa personne au souvenir d'une défaite, ou en dissolvant le groupe de données qui eût fait paraître sa responsabilité. Les torts sont rejetés sur les ennemis, les fautes sur les officiers maladroits ou timides, les imprudences sur les soldats cupides et emportés. Ce rejet des responsabilités n'est pas étranger aux mœurs militaires et aux usages administratifs où l'on doit toujours se prémunir contre la critique d'un supérieur ou de l'opinion. César a adopté cette attitude en face de ses lecteurs afin de paraître comme un chef sans torts et sans reproche.

Cet art de diriger le jugement du lecteur s'allie à l'économie des moyens ; il est soutenu par cette austérité des procédés qui faisait dire à Cicéron que les *Commentaires* étaient nus autant que beaux. L'éloquence est contenue. Elle pointe parfois quand la phrase tend à s'amplifier, à grouper les termes par deux, par trois, à les appuyer l'un sur l'autre par de savantes anaphores. Ces manifestations d'un tempérament oratoire, ainsi que les clausules métriques, sont plus fréquentes dans le *Bellum civile*, animé d'une violente passion politique. Mais César est un homme de volonté qui contient ses emportements pour atteindre à une efficacité supérieure ; des élans oratoires eussent distrait le lecteur de l'effet recherché et brisé le fil continu de la démonstration sous-jacente au récit. César n'admet le pathétique, comme le pittoresque, que s'il est utile pour renforcer ses démonstrations, montrer que les Éduens sont gagnés par sa sollicitude ou que les Marseillais sont abattus. Résumant ses documents de base, il élimine tout ce qui contrarierait son dessein, repousse l'inutile, trie et regroupe les données selon ses arrière-pensées. Son travail littéraire correspond à un art de concentration.

Cette attitude mentale a été renforcée par la vie militaire et l'exercice du commandement, mais elle correspond au fond de sa nature. Elle est le propre d'un tempérament bien connu et défini par les caractérologues, le passionné : « le passionné », écrit R. Le Senne ⁽¹⁾,

(1) *Traité de Caractérologie*, Paris, 1946, p. 380.

« est constant, aimant mieux agir que parler, sévère ; il tend à tout organiser et militariser autour de lui, il préfère un régime autoritaire ». Les *Commentaires* sont l'image exacte, à cet égard, du caractère de leur auteur. César ramène tous les succès à sa personne, de même qu'il estompe les succès de ses *legati* ; il entoure son personnage de l'approbation continue des populations et du zèle passionné, du *studium*, des soldats ; il utilise les autres avec un égoïsme souverain. Enfin, la grammaire même illustre cette mise en valeur de son personnage puisque d'un bout à l'autre des *Commentaires*, le nom de César, tant de fois répété, est le sujet de tant de verbes qui l'exaltent comme une personnalité agissante : il estime, il juge, il apprécie, il ordonne, il progresse, il marche à l'ennemi... Certes, le procédé est bien romain, mais justement il est à l'origine de la mentalité impériale. Seul d'ailleurs l'emploi de la troisième personne voile cet égocentrisme ; César a voulu tout gagner à lui, la gloire militaire, l'adhésion de tous les hommes, et pas seulement ses contemporains mais même ses lecteurs.

*
* *

L'auto-portrait de César et la critique qui le complète, quoiqu'ils soient fondés sur un document unique ne sont pas en désaccord avec l'analyse caractérologique, établie sur un ensemble de données beaucoup plus variées, grâce aux autres sources. Pour la caractérologie, César apparaît comme la réunion de deux caractères : un colérique et un passionné. Le personnage qu'il a voulu présenter, est moins complexe. Toutefois, ses mémoires montrent qu'il eut dans les batailles deux manières d'agir, tantôt l'élan courageux, tantôt l'effort d'organisation. Dans son art d'écrivain, si volontaire et tendu par un effort de persuasion, c'est le tempérament passionné qui domine. Il apporte deux facteurs reconnaissables : le dynamisme continu qui soutient le récit de l'action ; la réflexion, la préméditation inflexible qui, à l'avance, ménage tous les effets et ordonne tout pour persuader. Si de cette capacité de prévision l'on rapproche la persistance des thèmes, symptôme d'arrière-pensées dominantes et immuables, la constance des procédés et même le fait, fréquent et significatif, que souvent, dans un même épisode, le mémorialiste répète le mot qui correspond à sa préoccupation, on reconnaît ce que les psychologues appellent la secondarité, le retentissement. Chez César, toute émotion laisse une impression durable : rancu-

nier, il persécute Ambiorix ; il rappelle à maintes reprises que Pompée lui a repris deux légions ; prévoyant, il parle des Éduens dans le livre I du *Bellum Gallicum* de façon à dégager sa responsabilité dans le récit du livre VII.

Faut-il pour autant admettre qu'une prévoyance surhumaine constituait le génie de César ? Selon M. Carcopino, cette prévoyance avait une portée fantastique au point de permettre au grand homme de concevoir dès la trentième année tout son plan d'accès au pouvoir, et d'envoyer littéralement Vercingétorix s'enfermer dans Alésia comme dans un piège. Je ne puis croire à ces « ruses de César ». D'abord, s'il avait conçu ces stratagèmes, l'auteur du *Bellum Gallicum* aurait fait valoir ce brillant *consilium*. Ensuite, prêter à l'*imperator* des ruses si compliquées, et si peu avantageuses puisqu'elles aboutirent à un siège long, coûteux et périlleux, c'est, je le crains, déprécier quelque peu son génie. Depuis Suétone, au moins (*Iul.*, LVIII), on s'est demandé si César était prudent ou téméraire, *cautior an audentior*. L'étude des *Commentaires* le montre : il était hardi à l'extrême dans ses offensives stratégiques et se lançait avec son armée au cœur des pays ennemis ; à la témérité stratégique succédait alors la prudence tactique. Il multipliait les précautions qui pouvaient assurer la victoire. La délivrance du camp de Q. Cicéron, la tentative pour bloquer Pompée au sud de Dyrrachium en sont d'excellents exemples. La poursuite de Vercingétorix aussi ; César retourne au centre du pays ennemi, ce qui est téméraire, mais là, prudente tactique, il accumule les moyens de siège et de défense. Autrement dit, César se lance dans l'aventure avec une impulsivité de colérique et lorsqu'il va jouer son sort dans une bataille, il multiplie les précautions avec la constance d'un passionné. Son génie, c'est de courir hardiment après les occasions puis de saisir celle qu'il a trouvée de toutes ses forces ; génie qui consiste moins dans la prévision que dans l'empirisme organisateur. Parfois, il y a un hiatus entre ce qu'il a voulu et le résultat qu'il a obtenu ; alors son talent littéraire comble l'hiatus par l'habile construction du récit des *Commentaires*. Tout est si logiquement expliqué, la prévision de *Caesar narrator* se substitue si adroitement aux imprudences de *Caesar imperator* que son génie paraît toujours indiscutable.

Cette réfection de la réalité correspond-elle à un défaut mental ? Pour C. Jullian, le génie de César tenait à une sorte de folie des grandeurs ; on connaît de ces mégalomanes qui se prennent pour Napoléon. Pourtant César n'avait pas tort de se prendre pour Cé-

sar ! Les *Commentaires* ne sont pas de fausses confidences, mais une apologie admirablement adaptée à un but social qui fut de gagner l'opinion ; or, ce qui est adapté à un but social ne peut être taxé de folie. Y a-t-il une sorte d'aliénation dans la tendance de César à se représenter à la troisième personne, comme meilleur qu'il ne fut ? Napoléon, mécontent de ses manœuvres à Marengo, y repensait toujours et fit d'année en année retoucher les plans conservés aux archives du Ministère de la guerre ; contrairement à la réalité passée, certes, mais non pas aux réalités à venir car ces retouches inspirèrent une nouvelle tactique qui valut à l'empereur des années de victoire jusqu'à l'heure où Wellington en perça le secret. Il me semble qu'en novembre et décembre 52, à Bibracte, César en rédigeant ses sept livres du *Bellum Gallicum* fit réflexion sur les sept campagnes précédentes, que cette méditation lui fit trouver une stratégie nouvelle, appliquée aussitôt en janvier 51, et qu'il dut au fond à son travail littéraire d'avoir su terrasser la Gaule en 51. La déformation historique peut être créatrice et transformer la personnalité.

Le plus grand paradoxe des *Commentaires*, c'est que César n'ait pas jugé utile d'ajouter lui-même un huitième livre au *Bellum Gallicum*. Ce récit aurait été fertile en victoires, mais, précisément, la victoire rendait inutile cette apologie. De la même façon dans ses *Commentaires*, César n'expose pas ce qu'il fit de plus savant dans la conduite des opérations. Aussi ne doit-on pas toujours craindre de tomber dans l'hypercritique. Il est salutaire, au moins pour une étape de la recherche, de dépouiller les *Commentaires* de toute littérature et, puisque Cicéron les a dit nus, de les réduire à l'état de squelette. Il ne reste plus que des noms géographiques qu'il faut pointer sur la carte et des numéros de légions dont il faut déchiffrer les groupements. Alors il apparaît que l'implantation des *hiberna* préparait l'offensive du printemps suivant, que, dans les premières années, la conquête est conduite suivant un axe qui correspond à une grande voie de passage économique, que l'occupation des côtes de l'Océan tend à détourner au profit de la Narbonnaise le commerce qui transitait par le pays des Éduens et par Marseille, qu'une méthode assez rigoureuse ordonne le rassemblement et le détachement des légions. Pourquoi César ne l'a-t-il pas mis en évidence ? Pourquoi cette discrétion qui se relâche à peine dans le *Bellum civile* ? Par prudence d'abord, car s'ils avaient disposé d'un document d'ensemble sur ses méthodes, ses adversaires, sénateurs ou chevaliers, qui avaient tous une expérience militaire, auraient pu percer à jour ses projets stra-

tégiques et prévoir les offensives de la guerre civile. De plus, cette dissimulation prudente qui est un des traits du caractère de César correspond à une attitude d'esprit qui est celle des classiques de tous les temps : ils évitent un excès de précision technique dont serait ternie l'élégante clarté d'œuvres qui visent à l'universalité ; ils laissent dans l'exposé le plus limpide je ne sais quoi d'imprécis qui entraîne les imaginations ; ce mystère, cette réserve ennoblissent le personnage du héros comme la personnalité de l'écrivain et César a su rassembler sur sa personne ce double prestige.